

ouvriers habiles. Outre cette première ressource naturelle, il y a la chasse et la pêche en abondance, et de plus la récolte des prairies sauvages et notamment de cette immense prairie qui s'étend au sud-est du Katikamak sur une étendue presque aussi considérable que celle du lac lui-même et où l'on a récolté jusqu'à 15,000 bottes d'un foin bleu, très propre à la nourriture des bestiaux et même des chevaux. Ces prairies sont très répandues sur les bords des petites rivières que nous avons parcourues. On les appelle généralement "Prairies de Castor," de ce qu'elles sont formées pour la plupart du refoulement des eaux opéré par les chaussées que construisent ces intelligents animaux de bord en bord des rivières. Ces chaussées ont quelquefois jusqu'à 7 et 8 pieds de hauteur; j'en ai vu moi-même de ces dimensions, sur un arpent, parfois 1½ arpent de longueur. Le cours de la rivière se trouvant soudainement obstrué, les eaux débordent leurs rives, s'étendent au loin et forment des lacs remplis d'arbres et de l'aspect le plus étrange.

Une année on deux s'écoulent, puis ces arbres se dessèchent, les uns tombent sous l'action des eaux, les autres rongés par les castors, et alors le lac étend sa surface plane et unie comme un lincaul sur les cadavres des géants de la forêt.

Voilà l'œuvre des premiers conquérants; mais bientôt le chasseur arrive qui rompt les digues et renverse les chaussées: l'eau s'écoule, le lac s'évanouit. La rivière retourne dans son lit primitif; elle y retrouve sa voix gémissante étouffée dans les profondeurs du lac, et le foin poussant à plein sol sur les rives abandonnées par les eaux, forme ce qu'on appelle des prairies de castor, ressource inappréciable pour le défricheur dans ces endroits où le transport du fourrage est presque impossible.

#### LE SOL.

Il y a sur les bords de la rivière Mantawa, de la rivière du Milieu et de la rivière Sauvage, de belles et bonnes terres en immense quantité. Je m'en fie à l'opinion de connaisseurs comme MM. Lambert et Provost, je m'en fie encore mieux aux résultats obtenus, à l'abondante récolte de l'année. Le sol se compose généralement de terre grise et de terre jaune de cette qualité que les Anglais appellent *loam*. Cette terre peut être employée avec succès en guise de ciment; on en a même fait des enduits à glace. Elle est tout à fait propre à la culture.

On considère le bois à sa première pousse comme un excellent indice de la qualité du terrain. L'érable, le bouleau, le cèdre, le frêne, l'épinette et le pin mêlés ensemble, annoncent la fécondité du sol. Or, ce sont là précisément les arbres les plus répandus sur les bords de la rivière Mantawa et de ses tributaires. En tous les endroits où le feu n'a pas encore passé, se trouve le bouleau, l'orme, le frêne, l'érable en petite quantité, le murisier et l'épinette.

Sur le flanc d'une montagne, sur un monticule rocailleux, on verra parfois un groupe de pins rouges, indices de stérilité, mais bien rares et bien peu étendus sur ces terrains.

Si le feu balaye cette première génération, on verra croître, sur ses débris, des sapins et quelques bouleaux rabougris. Que cette nouvelle génération disparaisse à son tour, et ses successeurs dégènerent encore. Là ne pousseront plus que le bouleau, le tremble et les aulnes.

Défrichez ces terres, puis abandonnez-les ensuite sans culture pendant quelques années, et elles ne produiront plus que de maigres framboisiers.

D'où il faut conclure qu'on ne doit juger un terrain par la pousse du bois qu'après l'avoir bien examiné et constaté la génération à laquelle il appartient.

#### CLIMAT.

Mantawa est un pays de montagnes, me direz-vous, couvert d'un ciel nuageux. On y vit et on y vivra toujours dans l'isolement et dans la privation des plus douces jouissances de la société. Et puis, à cette hauteur, les grains ne mûrissent que lentement et souvent les récoltes seront détruites par la gelée.

A ces objections, je répondrai d'abord qu'il n'y a pas même à Mantawa des montagnes de quatrième ordre. La différence de hauteur entre cette localité et St. Henri de Mascouche, qui est à peu près au même niveau que Montréal, n'est que de 800 pieds. A St. Henri de Mascouche, nous trouvons une élévation de 1,028 pieds au dessus du niveau de la mer, et au lac des Pins, sur le territoire de la Mantawa, on a trouvé 1,828 pieds. Or, on sait que cette hauteur est insuffisante pour opérer une variation dans l'atmosphère qui puisse être nuisible aux plantes et aux grains. Du reste, il existe une démonstration pratique plus éloquent que celle-là dans le recensement que j'ai fait et dans les produits de la récolte cette année.

D'une semence de 17½ minots de grains, M. Brassard comptait retirer 250 minots, sur le point le plus élevé de l'établissement, sur

le mont Roberval, et ses jeunes neveux, établis au pied de la montagne, espéraient récolter 100 minots de blé de la semence de 4½ minots; et de fait, à voir l'aspect de la récolte, ce calcul n'était pas exagéré. 125 arpents de terre ont été ensimencés cette année. On a semé 103 minots de patates, 99½ d'avoine, 22 de blé, 3 de pois, 25 d'orge, 14 de sarrasin et ½ de seigle, ce qui, calculé à un revenu moyen de 15 minots pour un, donnera 4,015 minots de récolte.

Il y a dans l'établissement 12 chevaux, 39 bêtes à cornes, 7 moutons, 212 poules et 30 cochons.

En général, les produits des jardins, par défaut de fumure suffisante, sont dans un piteux état. Les fleurs sont malingres et souffreteuses; j'en ai cependant rapporté un œillet eramois qui en donnerait à envier aux plus beaux de nos serres.

Or, il y a dans l'établissement, comme consommateurs de ces produits, 13 familles formant 65 âmes. On voit donc de suite que les ressources productives sont au moins au niveau des besoins de la population.

Quelques enfants ont été baptisés dans la colonie, mais plusieurs aussi sont morts. 6 personnes sont enterrées dans un petit cimetière situé sur la grève au sud de la Grande-Chôte. Chose singulière, cette vue du champ de la mort, qui nous attriste partout, donne ici des espérances. Les tombeaux sont en effet un sujet d'attachement de plus au sol. Nos affections y prennent racine, et c'est toujours avec un profond sentiment de regret qu'on s'éloigne de ceux qui nous ont été chers. Ce sentiment est naturel à tous les hommes, même aux peuples nomades. "Dirons-nous aux os de nos pères: levez-vous et suivez-nous?" répondaient les premiers maîtres du sol américain à ceux qui leur conseillaient de s'expatrier. Les morts à Mantawa y retiendraient les vivants qui seraient tentés, sans eux, de s'en éloigner.

Je viens de vous montrer les résultats merveilleux obtenus par M. Brassard dans l'espace de deux ans, en dépit des mauvaises récoltes et du découragement des colons. Ceux qui sont allés là les premiers étaient très-pauvres et hors d'état de parer un premier revers de fortune. C'est ce qui arrive le plus souvent dans les établissements naissants, comme le fait observer le Rév. M. Trudel, au sujet des défrichements de la région des *Bois-Franes*. Bien vite découragés, ils s'en reviennent en publiant partout leur misère, et de là naissent des préjugés malheureux contre des endroits réellement avantageux.

C'est ce qui a eu lieu à Mantawa d'abord, et c'est dans le but de combattre cette impression que j'ai recueilli et que je veux publier les statistiques que je viens de vous communiquer. N'ayant personnellement aucun intérêt matériel dans cette entreprise, j'espère qu'on ne me soupçonnera pas de fausser et de farder la vérité. Je ne veux tromper personne; je veux l'avantage de chacun et le développement du pays, voilà tout. Si je mentais au public, c'est que j'aurais été trompé moi-même.

Je viens donc avec la meilleure foi du monde vous dire: "Il y a là de belles et de bonnes terres, il y en a une quantité immense; il y a des moulins, des forges industrielles en action; il y a un noyau de bonne et brave population; il y a un prêtre pour baptiser vos enfants, bénir votre mariage et votre tombe, et dans la personne de M. Brassard, tout homme qui porte un nom canadien trouvera un père généreux et dévoué."

Ce qui me fait croire au succès de cette entreprise, c'est qu'elle a commencé comme les destinées humaines, dans les peines et les misères. Ces villes qui naissent dans un jour, comme par enchantement, ont une existence éphémère; car il est dans l'ordre des choses que, pour durer, l'œuvre de l'homme a besoin d'être imbibée de sueurs, de larmes et quelquefois de sang. C'est avec ce liquide qu'on pétrit le ciment des monuments immortels.

Or, on ne peut s'imaginer combien cet homme-là a supporté de misères, et des siennes propres et de celles des autres, avant d'avoir pu se dire avec raison: "Maintenant, j'espère." L'histoire devra conserver son nom et la mémoire de ses actes, parce qu'il restera comme une de nos gloires, comme un type incomparable de force, d'énergie et de dévouement à la cause nationale.

L'histoire des commencements de Mantawa est toute remplie de sacrifices. En voici une analyse.

En sept. 1862, les deux MM. Brassard et M. Provost remontaient la rivière l'Assomption jusqu'à sa source. Arrivés à la hauteur des terres, ils suivirent le cours des eaux, vers le nord, et ils aperçurent bientôt la vallée de Mantawa. Ils se rendirent jusqu'au lac des Pins, à une ferme abandonnée, alors depuis peu, par les hommes des chantiers de M. Gilmour. Ils baptisèrent cette ferme et les environs du nom de vallée de la Truie, de ce qu'ils y trouvèrent une truie et son petit, que les contracteurs de bois avaient probablement oubliés en partant. Ces deux utiles animaux ont depuis fourni des spécimens de leur race à tous les habitants de Mantawa, où ils sont au nombre de 30.

De là, nos trois explorateurs revinrent sur leurs pas, au milieu de fatigues et de privations de tout genre: M. L. Brassard emporta, dans